



PRESSE

3.7

LE MYSTÉRIEUX REGARD DU
FLAMANT ROSE



3.8

« ICI, LA TENDRESSE FERA PLIER LA VIOLENCE ET PAS L'INVERSE »

LE MONDE



« UN CONTE TENDRE ET MAGIQUE »

LA TRIBUNE DIMANCHE



« UNE BEAUTÉ JAMAIS VUE SURGIT DANS CE FILM »

TÉLÉRAMA 

« UNE SENSUALITÉ
FURIEUSEMENT QUEER »

LE NOUVEL OBS



« UN AMOUR
OUTRAGEUSEMENT RAGEUR »

7E OBSESSION



« LE CINÉASTE EXPLORE LES CODES DU WESTERN POUR MIEUX LES DÉARMER »

CAHIERS DU CINÉMA



« UNE ODE À LA LIBERTÉ, À TOUTES LES LIBERTÉS »

V.O

« L'ÉLOGE DE L'AMOUR, À TOUS LES ÂGES
ET SOUS TOUTES SES FORMES »

TROIS COULEURS

« UN MAGNIFIQUE FILM »

FRANCE INTER

« UNE RÉUSSITE »

PREMIÈRE 

« UNE INITIATION À LA VIE, L'AMOUR ET LA MORT »

LE FIGARO



« REBAT LES CODES DU WESTERN À LA LISIÈRE DU FANTASTIQUE »

LIBÉRATION



« SUBJUGUE DÈS LA PREMIÈRE IMAGE »

CINEMATEASER



« NOTRE FILM COUP DE CŒUR »

TÉTU

« ENTRE WESTERN, TRAGÉDIE ET COMÉDIE,
UNE FABLE D'UNE GRANDE BEAUTÉ »

COURRIER INTERNATIONAL

« UN WESTERN ANDIN AU REGARD SENSIBLE »

« PÉPITE CANNOISE »

VANITY FAIR

POSITIF



« ROCAMBOLESQUE
ET PASSIONNÉ »

BAZ'ART

« UNE FABLE SINGULIÈRE ET ÉMOUVANTE
SUR LES FAMILLES QU'ON CHOISIT »

OUEST FRANCE



Le Mystérieux Regard du flamant rose

Diego Céspedes

Au Chili, une petite communauté queer est confrontée à un étrange virus et à la violence des hommes... Un drôle de western, magnifique d'audace.



Une beauté jamais vue surgit dans ce film salué par le prix Un certain regard au dernier Festival de Cannes. Le jeune Chilien qui fait ses débuts à la réalisation a justement mis le mot « regard » en exergue : le sien ne cesse d'étonner par son inventivité, sa liberté. Nous voilà dans une région minière, un désert blanc dans le nord du Chili, au début des années 1980. Dans un cabaret de travestis installé là, se répand une maladie surnommée la peste – jamais désignée par son vrai nom, le sida. Le beau Flamenco (« Flamant rose ») l'aurait transmise à un mineur fou de lui, par l'étrange pouvoir de son regard... Diego Céspedes n'a pas froid aux yeux. Il puise son inspiration dans ses souve-

nirs (deux coiffeurs du salon tenu par sa mère avaient été infectés par le VIH, alors un fléau) et imagine une communauté transgenre qu'il filme comme sa propre famille. Sous l'excentricité séduisante, qui a d'abord la vitalité de la féminité chez Almodóvar, le mystère évoqué par le titre est à l'œuvre aussi. Quand les hommes de la mine, pour se protéger de la contamination, bandent les yeux de toutes les femmes, un spectacle plus ésotérique se met en place. Le plus curieux étant de voir cet univers presque surnaturel avec le regard d'une enfant de 11 ans, Lidia, fille adoptive de Flamenco. Tout retentit en elle, les vérités comme les légendes du cabaret, et rien ne l'effraie. C'est à ce courage féminin que semble dédié le conte,

où toute la troupe autour de Flamenco porte des noms d'animaux sachant se défendre : Lionne, Aigle, Piranha ou Maman Boa. Les hommes sont, eux, des chasseurs prêts à transformer en gibier cette ménagerie humaine. Mais la dénonciation de la violence masculine n'est qu'une facette de ce western décalé, montrant la dureté de la vie pour les êtres différents. Dans une ambiance de saloon, où les colts sont à portée de main, la solidarité résonne aussi et, dans l'aridité du désert, la tendresse et l'émotion grandissent. Avec beaucoup d'idées, d'audace, un don pour filmer les visages et une maîtrise formelle superbe, Céspedes signe un film unique en son genre. ▶ Frédéric Strauss
| *La misteriosa mirada del flamenco*, Chili (1h48) | Scénario : D. Céspedes. Avec Tamara Cortés, Matías Catalán, Paula Dinamarca.





Le Mystérieux Regard du flamant rose de Diego Céspedes

Détournement de mineurs

par Thierry Méranger

Le flamant, c'est Flamenco (Matías Catalán, incandescente découverte), artiste travestie pensionnaire d'une *cantina* du nord du Chili où se déroule l'élection de Miss Alaska. Cet unique cabaret queer d'un nulle part semi-désertique est fréquenté par un petit peuple de mineurs mâles, voisins oscillant entre fascination et répulsion pour ces *maricones* («pédés») aux noms d'animaux – sobriquet et alias que se donnent les filles elles-mêmes. Le premier long métrage de Diego Céspedes, légitimement primé à Un certain regard, est donc d'abord le portrait d'une communauté bigarrée, d'un groupe drag ou trans qui revendique sa féminité et dont la solidarité sans faille est affirmée dès la séquence d'ouverture, lorsqu'il s'agit de défendre sa benjamine, Lidia, 12 ans (Tamara Cortés). Tourmentée par une troupe de gamins qui s'exercent à bander leurs muscles autour du marigot qui est le terrain des jeux amoureux et mortifères, la fille adoptive de Flamenco (Matías Catalán) incarne, à rebours du titre, le véritable regard du film. Celui par lequel se trouvent conjurés le pittoresque et le tragique d'une fable dont l'habileté est de faire cohabiter l'universalité avec le principe d'une datation et d'une localisation très précises. Atacama, 1982 : le désert abrite ceux, morts ou vifs, que la dictature chilienne encore en place pour quelques années a voulu faire disparaître ; l'année choisie superpose quant à elle une peste mystérieuse, dont la propagation étiole et oppose les deux communautés, à la maladie du mauvais sang.

C'est ainsi que la disparition de Flamenco, au premier tiers du scénario, invite à plusieurs lectures, renvoyant au moins autant à une dénonciation très contemporaine du féminicide qu'à l'interprétation historique rétrospective. Cette double entrée qu'autorise le recours exclusif au point de vue de Lidia ancre résolument le film dans la tradition du réalisme magique latino-américain.



Entre fantasme nocturne et métaphore, la fillette avait déjà imaginé une hallucinante scène d'amour – fatale – entre sa mère et Yovani, le démon contaminateur, qui prenait au pied de la lettre le principe d'une contagion par voie oculaire. Plus tard, laissant libre cours à ses pulsions vengeresses, Lidia, face caméra et à renfort de raccords dans l'axe, choisira un instant d'imaginer un règlement de comptes leonien, orchestration moriconique signée Florencia Di Consilio à l'appui. Mais à l'instar de Lisandro Alonso dans *Eureka*, le cinéaste explore les codes du western pour mieux les désarmer. Le très beau personnage de Boa (Paula Dinamarca), tenancière du bouge et cheffe de la colonie, est peut-être la clef du film. La tôlière, d'abord coach de boxe de la fillette désormais orpheline, hérite des figures dominatrices de la Vienna de *Johnny Guitare* ou de la Jessica de *Quarante tueur*. Pourtant, au moment où la *cantina* est menacée par le virilisme effarouché de ses mineurs de voisins, c'est la capacité de Boa à exhiber

la fragilité des agresseurs qui fait merveille. Le retournement de situation en faveur de ses protégées et l'absence de recours à la violence constituent le vrai miracle du récit. *Le Mystérieux Regard du flamant rose* n'observe plus dès lors, depuis l'au-delà, qu'une histoire d'amour aussi tendre qu'improbable qui affirme paradoxalement, face à la mort, la possibilité d'une dernière chance. ■

LE MYSTÉRIEUX REGARD DU FLAMANT ROSE
(LA MISTERIOSA MIRADA DEL FLAMENCO)

France, Allemagne, Chili, Espagne, Belgique, 2025

Réalisation, scénario Diego Céspedes

Image Angello Facini

Son David Ferral, Ingrid Simon, Gilles Bénardeau

Montage Martial Salomon

Musique Florencia Di Consilio

Interprétation Tamara Cortés, Matías Catalán,

Paula Dinamarca, Claudia Cabezas, Luis Dubó

Production Quijote Films, Les Valseurs

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h44

Sortie 18 février

Départ pour la montée
du colt. ARIZONA FILMS

«Le Mystérieux Regard du flamant rose», trans de saloon

Récit d'initiation d'une gamine élevée dans un cabaret queer en plein désert pendant l'épidémie de sida des années 80, l'attachant premier film du Chilien Diego Céspedes rebat les codes du western à la lisière du fantastique.

C'est un western âcre en décor naturel, perdu dans le désert chilien, qui laisse un goût de sable dans la gorge. Mais c'est aussi un conte en talons compensés et bas nylons, avec son réalisme magique sorti de la tombe, une fiesta de personnages comme on en croise éventuellement chez Almodóvar ou dans les telenovelas. On ne sait pas trop ce qu'on regarde devant *le Mystérieux Regard du flamant rose*, on ne s'ennuie jamais et l'on ne devine pas où l'on va. Au paradis des queers ou dans un coupe-gorge ? Au centre, il y a une gamine renfrognée de cartoon, lookée comme la Natalie Portman de *Léon*.

Recueillie sur un paillason à la naissance, Lidia vit dans un cabaret au milieu de nulle part, refuge de femmes trans qui font famille autour de l'intrépide patronne, Mama Boa.

Beau bizarre. Sacrément faciles à aimer avec leur dégaîne de ménagères de boulevard, elles sont gracieuses de grivoiserie, chantent, dansent, se battent, et aiment Lidia comme des tantes. Sauf celle qu'on appelle Flamenco, *queen* du bal, grande gigue sous crinière blonde (Matias Catalán) qui l'a adoptée comme sa fille. Quand les garçons du coin harcèlent la gamine, sa

garde rapprochée déboule comme une nuée de perruches et lui fait justice avec les poings.

Toutes ces belles-de-jour, tout ce beau bizarre, servent à dérouler une histoire située pendant l'épidémie du sida des années 80. Dans ce village minier frappé par le mal, on crève d'agonies terribles. On comprend que cela arrange tout le monde dans la région, de prêter des pouvoirs surnaturels aux «pestiférées», accusées de semer la mort en envoûtant les hommes du regard. Les villageois qui les aiment confondent ça avec la haine, leur réclament des étreintes qui virent au massacre. Inversement dans le film, une prise d'otage armée peut devenir le théâtre d'un coup de foudre, déjouant l'apothéose de

violence redoutée pour danser la cumbia avec la tragédie.

Hirsute. Dit comme ça, on peut croire à un film très conceptuel. Mais c'est toute la prouesse du *Mystérieux Regard du flamant rose* que de traverser l'ordinaire pour y intégrer sa grande force de fantasme, en changeant de tons comme de chemises, passant du très cru au sucré, des moustaches hirsutes à la robe de mariée. De ces bifurcations, le récit tire sa teneur surréelle, plus que de son goût un peu chargé pour l'allégorie. Dur d'avaler en effet que la jeune Lidia, ayant grandi dans cette atmosphère de saloon/boudoir sans filtre, ignore tout du sexe et de la manière dont se transmet la «peste»

qui décime sa famille, au point d'accorder crédit aux légendes qui circulent sur elle...

Mais cet accroc dans la croyance ne pèse pas lourd face à l'aisance du cinéaste de 31 ans à tresser la substance fabuleuse de son premier long métrage, tendu par des visions d'amour fou (sa Madone trans et l'enfant), laissant les émotions jaillir plus vite que les colts de leur holster, en désordre, en chansons, vives comme l'enfance qui termine et la vie qui commence.

SANDRA ONANA

**LE MYSTÉRIEUX REGARD
DU FLAMANT ROSE**

de DIEGO CÉSPÉDES avec Tamara Cortés, Matias Catalán, Paula Dinamarca... (1h48).





Notre critique du *Mystérieux regard du flamant rose*, western moderne

Par Florence Vierron

CRITIQUE - Prix Un certain regard au dernier Festival de Cannes, Diego Céspedes montre une communauté de travestis dans le Chili minier des années 1980. Un premier film étonnant pour évoquer les ravages du sida.

Le titre a le mérite d'intriguer. Mais n'a rien à voir avec le domaine animalier. Au milieu des années 1980, dans une ancienne ville minière du Chili, un groupe de travestis vit reclus dans un cabaret nommé La Maison. Le paysage est désertique, les routes sans fin sentent le désespoir, un étang aimante les envies d'amour comme de meurtres et deux communautés s'affrontent. La lecture du résumé de l'histoire ne laisse pas de marbre non plus. Pour *Le Mystérieux regard du flamant rose*, premier long-métrage, Diego Céspedes a remporté le prix Un certain à regard au Festival de Cannes l'an dernier.



D'un côté, des mineurs retraits aux corps épuisés et condamnés à une errance sociale et amoureuse. De l'autre, des travestis aux corps souffreteux qui portent noms d'animaux réunis autour de la « matriarche » Mama Boa (Paula Dinamarca) : Flamant Rose (Matias Catalan), Lionne, Aigle, Piranha et Étoile, condamnés au statut de paria depuis qu'une rumeur les accuse de propager « la peste » avec un simple regard. Les deux se rencontrent pourtant au cabaret lors du concours de Miss Alaska, des amours y naissent, mais la contamination se propageant, la méfiance s'immisce et les relations se durcissent. Au milieu de ces adultes aussi paumés les uns que les autres, Lidia (Tamara Cortes), 12 ans, jeune orpheline recueillie par les travestis, cherche ses marques. Dans cette famille d'accueil un peu particulière, la mort de Flamant Rose, sa mère de substitution, sert de point de départ à ses interrogations.

Entre réalisme social et onirisme

Pour cette fable, le réalisateur chilien Diego Cespedes s'est inspiré de l'environnement de son enfance. Jeune garçon, il découvre le VIH à travers sa mère, qui exerce son métier de coiffeuse au côté de trois homosexuels, dont l'un a été emporté par le sida. S'il oscille en permanence entre réalisme social et onirisme, il emprunte surtout les codes du western pour parler de la maladie sans jamais la nommer. La maison-cabaret a des allures de saloon, Lidia chevauche une moto avec son ami Julio, se plante au milieu d'une route un pistolet pointé vers un ennemi imaginaire au bout de ses bras tendus. Un sifflement sert de musique. John Ford n'est pas loin.



En posant son regard bienveillant sur ceux qu'on ne veut pas voir, Diego Céspedes révèle toute la douceur et la violence d'un monde contraint de se fermer sur lui-même. Mais grâce au personnage central de Lidia, son film conte aussi une initiation à la vie, l'amour et la mort. Des ellipses lui permettent de faire passer le temps, et celui-ci est ravageur. De plus en plus de travestis tombent malades, et quand la fin approche, l'heure est à la transmission. Ça tombe bien, Lidia veut comprendre et cherche des réponses. En résulte un monde plein d'humanité qu'il décrit sans basculer dans le kitsch ni l'outrance. Et, au lieu de s'affronter, les bons et les méchants finissent par se réunir. Le western, oui, mais à l'envers. Commencé dans la boue, le film s'achève dans le brouillard. Entre les deux, la lumière et la joie émergent, même si le cinéaste ne cherche pas la beauté à tout prix, mais la vérité. Talent à suivre.

PREMIERE



LE MYSTÉRIEUX REGARD DU
FLAMANT ROSE

Le Mystérieux Regard du flamant rose

★★★☆☆ SORTIE 18 FÉVRIER

LA MISTERIOSA MIRADA DEL FLAMENCO DE
DIEGO CESPEDES AVEC TAMARA CORTES, MATÍAS
CATALÁN, PAULA DINAMARCA... (CHILI, 1H49)

Dans ce western aux accents camp, le traditionnel saloon laisse place à un cabaret queer. Sous la tutelle de la tenancière Mamá Boa, de la drag queen Flamenco et de ses amies trans, la petite Lidia y a élu domicile. C'est à travers son regard crédule, quoique farouche du haut de ses 11 ans, que Diego Céspedes aborde l'épidémie de sida : dans les années 80, au cœur du désert chilien, circule la légende d'une affection fulgurante qui se propagerait par le regard. Aux yeux des mineurs étroits d'esprit qui vivent aux alentours, ce club en serait le cluster. L'homophobie gronde, éclate avec violence, mais la tournure tragique qui menace le récit s'évapore aussitôt : accompagné de sa horde de personnages rocambolesques, le cinéaste lui préfère le vivre-ensemble. L'altercation entre l'intolérance des uns et la modernité des autres se métamorphose alors en une danse lascive des plus burlesques. Un conte aussi cruel que merveilleux. Une réussite. ● LC

l'Humanité



LE MYSTÉRIEUX REGARD DU
FLAMANT ROSE

Le Mystérieux Regard du flamant rose,
de Diego Céspedes, France-Allemagne-
Chili-Espagne, Belgique, 1 h 48

C'est d'abord un paysage aride, inhospitalier, plombé de chaleur. Le jour, les hommes s'usent à la mine. Le soir, ils viennent se réconforter à la cantina, un cabaret de travestis aux abords d'une ville fantôme qui se résume à des cahutes en bois. La nuit, tous les chats sont gris et les solitudes se mêlent autour de quelques verres de mauvais alcool. Drôle d'endroit pour grandir quand on n'a que 11 ans. C'est pourtant là que Lidia (Tamara Cortes) a trouvé une famille. Abandonnée à la naissance, elle a été recueillie par le sublime Flamenco (Matias Catalan) et élevée au milieu des trans sur lesquels veille

Un western queer au cœur du désert chilien

CINÉMA Dans une ville minière du nord du Chili, une préadolescente grandit dans un cabaret de travestis. Un récit d'apprentissage sur les peurs générées par l'arrivée du VIH au début des années 1980.

Mama Boa (Paula Dinamarca), propriétaire des lieux. Quand une mystérieuse maladie se déclare, on murmure qu'elle se transmet par un simple regard. Les « pédés », tenus pour responsables, sont ostracisés.

Récompensé par le prix Un certain regard au Festival de Cannes 2025, le premier long métrage de Diego Céspedes mêle western moderne et récit d'apprentissage. Pour évoquer les peurs engendrées par l'arrivée du VIH au début des années 1980, le cinéaste

chilien a choisi la fable et la belle métaphore du regard qui contient tous les fantasmes. On pense aux *Vilaines* (2022), le roman de l'Argentine Camila Sosa Villada, dans lequel une bande de trans flamboyantes fait corps autour d'un enfant trouvé, entre néo-réalisme et conte fantastique. Chez Diego Céspedes, le point de vue est celui de Lidia, préadolescente en proie aux métamorphoses. Alors qu'elle vit son premier amour avec un garçon de son âge, elle est percutée

par la violence masculine, la vieille alliance d'Éros et Thanatos, le désir et la mort mêlés dans une scène de féminicide dont elle est pratiquement témoin.

Sombre dans sa première partie, le film devient plus solaire quand une poignée de mineurs retraités accepte l'altérité des travestis. Certaines scènes sont somptueuses comme les noces de bric et de broc de Mama Boa, improbable mariée en robe blanche qui entre dans la cantina juchée sur une mule. Dans cet espace restreint, bas de plafond et cadré serré, qui contraste avec les étendues désertiques, les barrières entre les sexes, les genres n'existent plus. Pourtant, cette « peste » qu'on ne veut pas voir a déjà laissé des taches sur les corps et les visages. Lidia, justicière tragique à peine sortie de l'enfance, apprendra que la maladie ne se transmet pas par le regard. Le sien a changé pour toujours. ■

SOPHIE JOUBERT



Un western queer dans le désert minier chilien

Primé au Festival de Cannes, le premier long-métrage de Diego Céspedes revisite les débuts de la pandémie du sida, dans un cabaret de travestis

LE MYSTÉRIEUX REGARD DU FLAMANT ROSE

■■■■□

Diego Céspedes serait-il le Pedro Almodovar chilien ? *Le Mystérieux Regard du flamant rose*, premier long-métrage du réalisateur né en 1995, à Santiago, compte des personnages et drama queens dignes des mélos de son aîné espagnol. Né en 1949, celui-ci a commencé sa carrière dans les années 1980, en pleine movida, et c'est à la même époque que Céspedes situe son film : au Chili, l'industrie minière battait alors son plein, et c'était aussi le début de la pandémie du sida. Ce western queer, prix

Un certain regard, à Cannes, s'ouvre dans un désert peuplé de mineurs : des hommes, déjà abîmés par le travail, meurent d'une étrange maladie appelée « la peste », qu'ils auraient contractée dans un cabaret de travestis. D'après la rumeur, le virus se transmettrait par un simple regard. A travers une adolescente, Lidia (Tamara Cortes), l'on découvre ces adultes meurtris, d'un côté, des hommes aux désirs refoulés, de l'autre, des travestis harcelés.

Lidia ne connaît pas ses parents biologiques. Elle a été recueillie par Flamenco (Matias Catalan), reine de la scène, « *homme le jour et femme la nuit* », comme le résume la patronne du cabaret, Boa (Paula Dinamarca), maman pour toute la

troupe. Lidia, Flamenco, Boa et les autres performeuses forment une famille, unie et soudée contre l'adversité. Car elles suscitent des sentiments mêlés auprès des hommes, entre fascination et répulsion. Le cabaret a des allures de saloon hostile : il est le petit théâtre d'une communauté qui se jauge et s'entretue, non par les armes mais par le sexe. La mort rôde, Flamenco tient à peine sur ses jambes, mais joue encore son numéro de blonde fatale.

Souvenirs d'enfance

Le cinéaste et scénariste déploie son imaginaire débridé dans un récit structuré, déplaçant les codes du western. Céspedes fait le pari d'enterrer la hache de guerre et de

renverser l'ordre des choses : ici, la tendresse fera plier la violence, et non l'inverse. Dans une structure minimaliste, avec peu de décors, la caméra crée des images marquantes, tels ces hommes bandant les yeux des travestis, croyant arrêter l'hécatombe.

Le monde vu par Diego Céspedes est plus coloré, plus fou que dans la vraie vie. Sans doute parce que son long-métrage est nourri par des souvenirs d'enfance : la mère du réalisateur, qui travaillait dans un salon de coiffure, était hantée par le VIH, après avoir perdu plusieurs proches, fauchés par la maladie, apprend-on dans la note d'intention du film. Issu d'un milieu populaire, éloigné de la culture, Céspedes a étudié le cinéma et la télé-

vision grâce à une bourse, à l'université du Chili, à Santiago. C'est en découvrant *La Ciénaga* (2001), de l'Argentine Lucrecia Martel, qu'il a eu envie de devenir réalisateur.

Lidia incarne l'innocence d'une gamine qui s'éveille au désir mais ne connaît rien de la sexualité. Elle voit beaucoup de choses, sans tout comprendre. Elle ne va cesser d'ajuster son regard, pour grandir et défendre les siens. Et si le film est guetté par l'incontournable *empowerment* féminin, il réussit à installer de l'humour et du second degré, le montage travaillant le fantasme, dans des scènes de règlement de comptes rêvées.

Céspedes déploie un réel talent de conteur, plusieurs personnages étoffant ce récit tragique et lumi-

neux, interrogeant le refoulé de ses icônes masculines. On croisera un mâle alpha moustachu, à la Charles Bronson, qui n'assume pas son attirance pour la blonde Flamenco, mais aussi des hommes tendres, à l'âme apaisée. La caméra circule entre le cabaret-refuge et l'extérieur ouvert aux dangers, tel ce plan d'eau, à l'abri des regards, que s'approprient les « vrais mecs ». C'est dans les flaques sales que se ressource perpétuellement ce trouble scénario. ■

CLARISSE FABRE

Film français, allemand, chilien, espagnol et belge de Diego Céspedes. Avec Tamara Cortes, Matias Catalan, Paula Dinamarca (1 h 48).



ARIZONA FILMS

CABARET GAY



Le Mystérieux Regard du flamant rose : avec le titre de son premier long-métrage (prix Un certain regard à Cannes l'an passé), le cinéaste chilien remporte haut la main le trophée de l'originalité et de la singularité. Mais comment pourrait-il en être autrement alors qu'il s'agit pour lui de raconter la vie quotidienne au sein d'un cabaret queer situé en plein désert d'Atacama (Chili) ? Le tout pour parler de l'épidémie de sida dans les années 1980, alors qu'au sein de ce lieu baroque à souhait se répand la légende d'une maladie foudroyante qui se transmettrait par le... regard ! Mais ce qui aurait pu prendre la tournure d'une chronique d'autant plus tragique que renforcée par l'homophobie ambiante vire au contraire à la célébration joyeuse et apaisée des différences. Et c'est à travers le regard parfois crédule, parfois farouche de Lidia, 11 ans, que nous assistons à ce conte tout à la fois cruel, tendre et magique. A.U.C.



S

hort remonté jusqu'au
nombri, hygiène approxi-
mative d'une gamine
ayant autre chose à faire
que de se préoccuper
de son apparence, objet
de la curiosité pleine de
défiance des garçons

du coin, Lidia, onze ans, vit dans un coin paumé
du désert chilien écrasé de soleil, dans un hameau
planté là pour offrir un toit précaire aux ouvriers de
la mine locale. Sa mère est une femme flamant aux
jambes interminables, incessamment perchée sur
d'immenses talons. Née homme, Flamenco protège
sa fille adoptive d'un amour outrageusement rageur.
Nous sommes dans les années 1980 et le bordel
qui abrite d'extravagantes créatures intersexes et
où grandit notre héroïne, autrefois lieu de tous les
plaisirs, est aujourd'hui désigné par ses anciens
clients comme le haut lieu de la dépravation. Une
étrange pathologie dont on ne sait rien et dont on
tait le nom ravage les corps. On murmure même
qu'un seul regard suffit à vous contaminer et à vous
assurer le trépas. Il faut des responsables, et ces
parias sexuées refusant de s'excuser d'être ce qu'elles
sont sont désignées par principe. Prix Un certain
regard du Festival de Cannes 2025, ce premier film
contrebalance la rugosité violente de son propos par
la douceur sororale et solidaire qui unit les victimes

de l'ostracisme ambiant. Et séduit instantanément
par sa beauté minérale, solaire et spectrale. Ainsi que
par la capacité dont fait preuve son tout jeune auteur
à revisiter sous l'angle de la fable allégorique et queer
les tragiques heures de l'avènement du sida (jamais
explicitement cité). Un conte déchirant comme une
chanson réaliste de Bruant sur les amours impos-
sibles (l'amant honteux et malade de Flamenco est un
superbe personnage irradié d'une passion interdite),
mis en scène avec une impressionnante conviction
cinématographique. Ne serait-ce que par le choix d'un
cadre carré, souvent considéré comme enfermant et
cristallisant son contenu narratif (a fortiori dans le
huis clos de la maison close), mais qui est ici le vecteur
d'un hors-champ aux multiples interprétations. À la
fois celui d'une liberté vers laquelle tendra Lidia et
celui d'un monde qui ne cesse de rétrécir son ouver-
ture aux autres à grands coups de moralisme délétère.
Impressionnante révélation. ● XAVIER LEHERPEUR

LA MISTERIOSA MIRADA DEL FLAMENCO CHILI/FR...

Scénario Diego Céspedes
Photographie Angello Faccini
Musique Florencia Di Concilio
Montage Martial Salomon
Avec Tamara Cortés, Matías Catalán, Paula Dinamarca
Format Numérique • Couleur • 104'

DIEGO CÉSPEDES

LA JEUNE FILLE ET LA MORT



- XL Votre film évoque une pandémie qui ne dit jamais son nom, mais nous ramène à l'époque du sida...
- DC Je n'ai pas voulu faire un film explicite sur cette pathologie en particulier, mais plutôt sur les préjugés et cette haine qu'elle suscita. Ils sont les véritables ennemis dans cette fiction et que l'on retrouve régulièrement dans l'histoire de l'humanité. Cela va de pair avec la répression et le fascisme. Et, hélas, les choses se répètent [*l'entretien s'est déroulé avant l'élection à la présidence du Chili du candidat d'extrême droite José Antonio Kast, ndlr*]. Je n'ai pas connu l'arrivée du sida, mais c'est une maladie qui me touche de manière très personnelle. Mes parents habitaient dans un quartier pauvre et possédaient un salon de coiffure et ont travaillé avec des gays, que j'ai vus mourir très jeunes et trop tôt. J'ai grandi avec cette horrible maladie mystérieuse qui nous entourait. Ma mère portait des jugements sans fondement sur le mode de contamination. Devenu adulte et homo, j'ai voulu raconter cela, mais dans un récit plus allégorique.

XL C'est-à-dire ?

DC Le film n'est pas en train d'expliquer ce qu'était le sida à l'époque. Parfois, c'est totalement l'inverse. J'essaie de me reconnecter avec mon enfance, époque où je voyais mourir des gens que j'aimais. Mon désir était d'explorer la peur provoquée par cette maladie. Comment les personnages y répondent en se reconstruisant des familles, en soutenant l'autre avec de l'amour, de l'humour ou de folles soirées [*rires*]. J'ai eu envie de montrer la luminosité de mes héroïnes. Cette joie qui est en elles est une

LE MYSTÉRIEX REGARD DU FLAMANT ROSE

réponse à l'ignorance qui les entoure et qui les pousse à trouver le sens de leur vie. Et en le cherchant, on trouve la poésie.

- XL Votre film pose la question de la possibilité de la famille en dehors des liens du sang...
- DC C'est son sujet central. Pour moi, la famille est constituée des personnes que vous aimez, avec qui vous vous sentez à l'aise. Et c'est une chose que notre monde moderne essaie d'empêcher en nous faisant croire que seuls comptent les liens du sang. Mais c'est faux. Parce qu'ils veulent que nous soyons individualistes, ils veulent concentrer le pouvoir dans ce qu'ils pensent être normal. Ils refusent d'accepter la différence. Mes amis trans femmes ou trans hommes créent leurs propres familles. C'est leur façon de survivre. J'aime à dire qu'ils ne partagent pas le sang, mais qu'ils partagent la même table, la même nourriture. Je suis très proche de Paula Dinamarca, qui interprète Boa. Elle a élevé douze enfants qui n'étaient pas les siens, mais qu'elle a adoptés et auxquels elle a donné beaucoup d'amour. Un amour non biologique – mais presque – que je trouve très beau.

- XL Pourquoi avoir opté pour le format 1.33, proche du carré ?
- DC Parce qu'il me ramène à l'enfance. C'est celui des livres que je lisais petit. Des histoires avec des illustrations qui me faisaient rêver et qui ont suscité très jeune mes premiers désirs. Les garçons y étaient très beaux. Les filles aussi. Et je m'amusais déjà à imaginer mélanger leurs genres [*rires*].

- XL Comment avez-vous travaillé avec Tamara Cortes, qui interprète Lidia ? Comment lui faire comprendre l'ampleur de cette tragédie que sa génération n'a pas connue ?
- DC En n'allant justement pas dans cette direction. En la laissant découvrir son personnage par elle-même. Uniquement en se connectant à ses émotions à elle et à celles de Lidia. Je lui ai demandé de jouer avec la souffrance que peut ressentir une jeune fille qui voit autour d'elle la mort à répétition, la violence de la maladie et du rejet. Des choses très directes et très organiques. ♦

Entretien réalisé par Xavier Leherpeur,
à Paris, en octobre.

Le Mystérieux Regard du flamant rose

La misteriosa mirada del flamenco

Chilien, de Diego Céspedes,
avec Tamara Cortés, Matías Catalán,
Paula Dinamarca, Luis Dubó.

Festival de Cannes 2025

Un certain regard

En plein désert minier du nord du Chili,
Mamá Boa, une cinquantenaire trans-
genre, tient la Cantina, un bar cabaret où



vivent et se produisent celles qu'on nom-
mait alors travestis. Nous sommes au
début des années 1980, et il ne reste plus
beaucoup de mineurs dans les parages,
une mystérieuse maladie ayant commencé
à décimer les clients de la Cantina et ses
pensionnaires... La « peste » qui se pro-
page fait naître de dangereuses supersti-
tions, un seul regard de ces créatures qui
attirent et révulsent les hommes, suffirait
à les contaminer... C'est celui d'une enfant
de 12 ans, Lidia, qui nous guide dans ce
monde d'adultes violents, pathétiques
et attachants, en essayant de démêler le
vrai du faux. Abandonnée aux bons soins
de la communauté queer et adoptée par
Flamenco (flamant rose), la plus flam-
boyante et convoitée de toutes, elle s'est
trouvée une mère et une famille au nom
desquelles elle est prête à se faire justicière.
Car il est question de vengeance dans ce
western andin où la Cantina fait office de
saloon, et où l'on n'hésite pas à sortir les
flingues. Les passions s'y déchainent, les
bagarres sont fréquentes, mais c'est aussi
là qu'on prend soin des malades et que
peut naître une nouvelle forme de com-
munauté. Perdus au bout du monde, se
sachant condamnés, hommes et trans ne
pourraient-ils pas inventer d'autres façons
de vivre et de s'accepter ? C'est la question
posée par ce premier film qui porte un
regard sensible sur l'ambivalence patriar-
cale et les débuts d'une épidémie qui n'a
pas cessé de tuer.

Pascale Thibaudeau

LE MYSTÉRIEUX REGARD DU
FLAMANT ROSE

positif



N^{Le}ouvel Obs



« Le Mystérieux Regard du flamant rose » : un film où Eros et Thanatos se défient dans une sensualité furieusement queer

Critique Drame par Diego Céspedes, avec Tamara Cortés, Matías Catalán (Chili, 1h48). En salle le 18 février ★★★★★

Dans un décor désertique, Lidia vit avec sa mère adoptive née garçon et ses sœurs de souffrance. Car outre l'ostracisme dont sont victimes ces filles qui vendent leur corps aux mineurs du coin, une maladie ravage les membres de cette communauté. Remisez le drame poisseux que ce résumé pourrait faire redouter. Ici, Eros et Thanatos se défient dans un mouvement d'une sensualité furieusement queer. Le jeune cinéaste réinvente une période tragique qu'il n'a pas connue et axe son récit sur la résistance de ces femmes, objets de tous les troubles mais aussi de toutes les haines. Elles y répondent avec grandeur (les talons aiguilles, ça aide) et un sens aiguisé de la solidarité.

En bref

NOUVELLE STAR

DIEGO



CÉSPÉDES

Dans son électrisant western queer *Le Mystérieux regard du flamant rose* (prix Un certain regard à Cannes), le cinéaste chilien affirme l'importance des familles choisies.

Au pic de l'épidémie de sida, des mythes andogènes stigmatisaient les personnes atteintes. Mais, aujourd'hui, de nouvelles générations d'artistes en créent d'autres, traversés de poésie et d'empowerment. Diego Céspedes, 30 ans, est de ceux-là. Le personnage de Lidia, petite fille qui grandit dans un cabaret du nord du Chili, élevée par des personnes queer qui font bloc, puise dans l'enfance du cinéaste. « Mes parents avaient un salon de coiffure en banlieue de Santiago. Il y avait là des hommes gays qui travaillaient et dont ma mère était proche. Ils sont morts du sida. Quand j'ai grandi, elle m'a raconté à quel point ils étaient lumineux. » Céspedes opte pour la voie comba-

tive du western, un genre plein de mythes à défaire ou à se ré-approprier. Cernée par les regards queerphobes imaginant que la famille de Lidia peut propager une mystérieuse maladie en un clignement d'œil, celle-ci a un territoire à défendre. « C'était important pour moi d'explorer la question du regard. C'est la base de la connexion humaine, et j'ai l'impression que ça se perd. » Son rapport aux images naît lorsque sa tante apporte une caméra vidéo dans sa famille. Il filmait alors ses propres shows télé. Mais, à l'université, la découverte de Lucrecia Martel, Tsai Ming-liang ou Apichatpong Weerasethakul, de leur « sensibilité weird », l'oriente vers le cinéma avec son premier court, *L'été du lion électrique* (2018) : « Le Chili est un pays isolé à cause de ses montagnes. La ruralité, les animaux infusent beaucoup la culture. » Chez Diego Céspedes, la famille choisie n'est pas qu'une zone à protéger, c'est surtout un doux et puissant foyer d'imaginaire.

La famille choisie
est un doux
et puissant foyer
d'imaginaire.

Par Quentin Grosset

Photographie : Julien Liénard pour TROISCOULEURS

◆◆◆
Le Mystérieux regard du flamant rose de Diego Céspedes,
Arizona (1h46), sortie le 18 février

◆◆◆

V.O.

LE MYSTÉRIEUX REGARD DU FLAMANT ROSE



Début des années 1980, dans le désert chilien. Lidia, 11 ans, grandit au sein d'une famille flamboyante qui a trouvé refuge dans un cabaret, aux abords d'une ville minière. Quand une mystérieuse maladie mortelle commence à se propager, une rumeur affirme qu'elle se transmettrait par un simple regard. La communauté devient rapidement la cible des peurs et fantasmes collectifs. Dans ce western moderne, Lidia défend les siens.

Sans rien dévoiler de ce film ébouriffant, précisons qu'il n'y est nullement question d'échassiers, ni roses ni d'aucune autre nuance. En revanche, il foisonne d'étranges oiseaux de nuit et de regards énigmatiques. Dans un coin paumé du désert chilien, sur les hauteurs d'un hameau de fortune peuplé de mineurs désœuvrés, il est une grande baraque, la Cantina. Mi-colonie, mi-cabaret, c'est là que la vieille Mamá Boa règne sur une faune bigarrée, joyeuse, bordélique dans tous les sens du terme. Rebaptisés par elle de jolis noms d'animaux exotiques, les extraordinaires pensionnaires de la Cantina, beaux et troublants le jour, encore plus belles et paillardes la nuit, chantent, dansent, répondent occasionnellement de leur mieux aux rêves

d'amour des mâles esseulés des alentours. Parmi elles, la sublime Flamant rose étincelle de mille feux. Le public d'ailleurs ne s'y trompe pas qui, d'année en année, de soir en soir, lui décerne à l'unanimité, parmi toutes, le titre de « Miss Alcazar ». Mais nous sommes au début des années 1980 et une maladie nouvelle, terrible, mortelle, commence à se propager dans la petite communauté. Une maladie d'amour-à-mort comme chantait Barbara, qui se transmet au premier regard amoureux. Au grand désarroi de Lidia, la fille chérie de Flamant rose qui, impuissante, voit sa mère adoptive peu à peu se flétrir.

Parabole irrésistible, western queer baroque et enchanteur, d'une beauté et d'une générosité folles, le film renoue avec le « réalisme magique » de la littérature latino-américaine. Dans un paysage intemporel de ville fantôme et de montagnes arides, le conte marie habilement la tragédie et l'humour, la rugosité sociale et la poésie, la langueur mélodramatique et le rythme virevoltant de l'aventure, pour nous inviter à partager l'intimité de la plus improbable et la plus enviable des familles : celle qu'ensemble tous ces réprouvés, ces dissidents de la société, se sont choisie. Au milieu de ce beau monde attendri, Lidia promène son regard de petite fille, curieux, libre, encore teinté d'innocence, sur les amours tumultueuses de Flamant rose, comme sur la fratrie recomposée de « maricones » tra-

vesties, comme elles se désignent entre elles, au sein de laquelle elle a grandi. La Cantina, lieu interlope qui abrite les loisirs équivoques des étrangers familiers du hameau, est son havre de paix : un nid douillet où sa mère, la plus belle de toutes, la préserve des dangers et de la méchanceté du monde extérieur – en remettant toujours à demain la nécessité de lui apprendre à se battre. Ce qui n'empêche pas Lidia de courir à l'aventure le long des chemins poussiéreux...

En butte à la trouille irrationnelle, collective, de la communauté, résolue à se faire une armure de son amour et de son innocence, cœur battant du film, Lidia c'est un peu la petite sœur de la candide Eréndira de Gabriel García Márquez – qu'on ne serait pas autrement surpris de croiser au détour d'un plan, suivie de son cortège forain, de sa grand-mère diabolique, du colonel Aureliano Buendía échappé des *Cent ans de solitude* ou du vieil Antonio José Bolívar de Sepúlveda. Solitaire, enlevée, charmeuse, cette évocation puissamment poétique de l'amour au temps, non plus du choléra, mais du sida, est une merveilleuse invitation au voyage et une ode à la liberté. À toutes les libertés. U. T.

SORTIE LE 18 FÉVRIER

Avec Tamara Cortes, Matías Catalán, Paula Dinamarca, etc.
1h48 - Chili

CINEMA
TEASER

LE MYSTÉRIEUX REGARD DU
FLAMANT ROSE



Cannes 2025 : LE MYSTÉRIEUX REGARD DU FLAMANT ROSE

17/02/2026 - Par Perrine Quennesson

Quelque part au nord du Chili, Diego Céspedes nous entraîne dans un monde où se croisent PRISCILLA FOLLE DU DÉSERT, la série IT'S A SIN et une vengeance à hauteur d'enfant.

Il est des films qui vous subjuguent dès la première image, vous emportent avec eux dès le premier instant et se font immédiatement une place dans votre cœur et dans votre imaginaire. LE MYSTÉRIEUX REGARD DU FLAMANT ROSE fait partie de ceux-là. Pour son galop d'essai, Diego Céspedes nous emmène au début des années 1980 au nord du Chili, en plein désert, dans une maison isolée qui fait aussi office de cabaret d'une bourgade minière. Là grandit Lidia, onze ans, auprès de sa famille queer, et plus particulièrement de sa mère adoptive, Flamant Rose, un performer drag homosexuel. Quand une maladie étrange, une « Peste » commence à circuler dans la région, très rapidement le blâme se porte sur cette communauté accusée de transmettre la maladie aux hommes par les yeux lorsque ces derniers tombent amoureux. Alors qu'un meurtre est commis, Lidia décide de ne pas en rester là et cherche autant à comprendre l'origine du mal qui ronge les siens qu'à les venger. Pour flatter nos pupilles, Diego Céspedes conjugue aux grands paysages fordiens un réalisme magique aussi enchanteur que tragique, bercé par la musique profonde de Florencia di Concilio. Dans ce western chilien, on rejoue les cowboys et les Indiens sur fond d'identité de genre, de superstitions et d'ignorance. Si la référence au Sida est évidente, LE MYSTÉRIEUX REGARD DU FLAMANT ROSE s'avère plus grand, plus fort, devenant un conte sur l'ostracisation en général, merveilleux comme tout conte, cruel comme tout conte. Dans cette maison, un Fort Knox de la tendresse où l'on vend chèrement sa peau, le cinéaste propose un monde parallèle où grandir se fait avec des paillettes dans les yeux et un couteau entre les dents. Profondément contemporain dans ce qu'il raconte du rejet de ce qui ne ressemble pas à la norme, surtout quand la moindre menace se pointe à l'horizon, il est aussi une ode à l'ouverture, la tolérance et l'éducation. Mais surtout, et c'est peut-être ce qu'il renferme de plus beau, ce premier film (on insiste car c'est un tour de force) de Diego Céspedes a un palpitant qui bat la chamade, et fait de ce récit initiatique une exploration de toutes les formes d'amour, avec la conviction qu'il s'agit bien là de la seule manière de regarder l'autre.



LE MYSTÉRIEUX REGARD DU
FLAMANT ROSE

Vidéo. Dans « Le Mystérieux Regard du flamant rose », les reines fragiles du désert chilien

Entre western et mélo queer, une fable singulière et émouvante sur les familles qu'on choisit

Ce pourrait être du Pedro Almodovar. Sans un sou, artisanal. Dans ce premier long métrage, Diego Cespedes, 31 ans, imagine l'arrivée, dans un village minier du désert chilien, d'un groupe de travestis, qui trouve refuge dans un cabaret à l'abandon. Une petite troupe de reines fragiles, flamboyantes. Bagarreuses s'il le faut. Nous sommes en 1982. La dictature sévit encore.

Transgenre

Dans cette famille recomposée brille une étoile : « Le Flamant » (Matias Catalan), inséparable de sa fille adoptive, Lidia (Tamara Cortes). Une mystérieuse maladie mortelle, allusion au sida, se propage. Elle se transmettrait par un simple regard. Le Flamant et ses sœurs de cœur, devenues la cible des peurs, font bloc. Le Flamant meurt. Mais son fantôme n'abandonne pas Lidia. Entre western, mélo et science-fiction, Diego Cespedes se joue des genres, des clichés. Il signe un film singulier et émouvant sur la solidarité et la noblesse des répudié(e)s.

« Le Mystérieux Regard du flamant rose », de Diego Cespedes. Durée : 1 h 44. En salles ce mercredi 18 février.

Cinéma : « Le mystérieux regard du flamant rose », un western flamboyant dans le désert chilien

Une troupe de femmes transgenres installées sur un site minier apportent du glamour aux ouvriers. Chronique humaine, fantastique et bouleversante de la fin de l'innocence, « Le mystérieux regard du flamant rose » a enthousiasmé à Cannes.

Derrière le si beau titre du film du Chilien Diego Cespedes se cache une œuvre visuellement superbe, sorte de western flamboyant où se mêlent le fantastique et le drame social. Enfin, quand on dit drame, il faut souligner qu'on rit aussi parfois. Le trentenaire originaire de Santiago a présenté *Le mystérieux regard du flamant rose* l'an passé à Cannes dans la section Un certain regard. Il y a fait sensation.

1982. Dans une zone minière du désert chilien, Mama Boa et ses artistes ont installé une sorte de cabaret. Femmes transgenres, travestis, elles sont la seule distraction dans ces paysages de cailloux, l'unique endroit où les mineurs peuvent se retrouver, boire un coup, se distraire et trouver un exutoire à leur frustration sexuelle.

Se serrer les coudes et donner du poing

Lidia, jolie gamine aux cheveux de geai et au regard tout aussi noir a été recueillie par Flamenco (Matias Catalán) qui l'a trouvée un jour devant sa porte. Toutes les pensionnaires de ce cabaret sans prétention se serrent les coudes et, au besoin, savent donner du poing. Il n'y a qu'une chose contre laquelle elles restent impuissantes, c'est cette drôle de maladie qui, depuis peu, les atteint les unes après les autres.

Les mineurs commencent à les considérer comme pestiférées et sont persuadés qu'elles peuvent transmettre leur mal par le regard. Yovani (Luis Dubó), un jeune mineur, était épris de Flamenco, il est désormais désespéré, paniqué et la supplie de le sauver.

Pour incarner la troupe du cabaret, Diego Cespedes a choisi plusieurs femmes transgenres, Matias Catalán est, pour sa part, un drag performer professionnel se considérant comme un homme gay. *Le mystérieux regard du flamant rose* est un film inventif, à la fois mélancolique et sensuel, ce qui est parfaitement symbolisé par la chanson du générique *Rare avis* par Florencia di Concilio.

Tous les interprètes sont d'une indéniable justesse, particulièrement la jeune Tamara Cortés qui incarne avec intensité Lidia et Matias Catalán qui campe une Flamenco aussi amoureuse que désespérée.

Le film de Diego Cespedes sort ce mercredi 18 février, il mérite votre soutien.